

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

La Revue du Mois.

Articles relatifs à l'histoire des sciences parus pendant l'année 1908.

MARCEL BRILLOUIN, **Lord Kelvin**. — Nul plus que le savant auteur de l'étude sur les tourbillons et des notes à la traduction française des conférences de Lord Kelvin, n'était qualifié pour parler de ce dernier et pour montrer, en même temps que l'originalité, la généralité de son œuvre : « Thomson a dans la science une physionomie exceptionnelle, autant dans la science anglaise que dans la science universelle ; il ne représente que lui-même. Il n'a point philosophé sur la science comme Helmholtz, il a simplement obéi à sa nature, et suivant les sujets qu'il abordait, il a usé de toutes les ressources que lui fournissait sa féconde imagination, traitant tout autrement les parties de la science dont les principes sont acquis et celles qui sont en voie de formation. »

L'impossibilité de remonter par une voie entièrement sûre des phénomènes complexes aux plus simples, ou d'atteindre actuellement par l'expérience les phénomènes élémentaires dans certaines branches de la science, n'a pas suffi à les lui rendre indifférentes. C'est ainsi que, lorsqu'il s'est attaqué aux problèmes d'optique théorique que soulève l'analyse spectrale, la dispersion de la lumière, etc., qui bien évidemment se rattachent tous à une même question fondamentale, la structure de la molécule, et même celle de l'atome, il a imaginé des modèles de structures variées pour la molécule (et plus récemment pour l'atome et l'ébénierion), comme un chimiste traite un corps inconnu par des réactifs nombreux et variés. Les modèles sont des modèles dynamiques, aussi instructifs, et en fait aussi généraux, mais beaucoup plus accessibles, que les équations différentielles dont ils sont la traduction matérielle.

JACQUES DUCLAUX, **La Synthèse chimique**. — Cet article s'oppose partiellement à quelques-unes des assertions apportées par un article de Painlevé paru en 1907 dans la même Revue et dont il a été rendu compte ici l'année dernière. Il s'efforce de rectifier l'opinion traditionnelle d'après laquelle Berthelot est le fondateur de la Synthèse chimique en chimie organique, et prétend établir que Gerhardt, Dumas et « tous les chimistes » en 1836 s'occupaient de réaliser des synthèses organiques. La fin de l'article est une protestation contre cette idée que la synthèse organique a détruit la barrière entre l'organique et l'inorganique : « Il n'est pas possible d'établir une distinction entre les êtres vivants et la nature inorganique », reconnaît l'auteur, « mais les transformations des êtres vivants ne rentrent pas dans les lois de la nature inorganique. » Cet article a suscité une réponse mordante de Painlevé, laquelle est un modèle littéraire de polémique scientifique.

PAINLEVÉ, **La Synthèse chimique et la vie**. — Dans cette réponse, Painlevé, à juste titre, à mon avis, maintient les conclusions de son premier article, et interprète lumineusement, avec dates à l'appui, les textes de Gerhardt : « Le reproche adressé à M. Berthelot par M. J. Duclaux se réduit donc à ceci : voulant faire comprendre l'état d'esprit des chimistes au moment où il commençait ses recherches, Berthelot aurait dû citer les opinions *postérieures à ses propres travaux* et non les opinions *antérieures*.... Dans tout cela je n'aperçois nulle part l'erreur de la philosophie de Berthelot » que dénonce M. J. Duclaux, ni « l'influence néfaste » que cette « grande erreur » a eue « sur le développement général de la chimie ». Il reste, il est vrai, que la fonction chlorophyllienne n'a encore été expliquée ni par Berthelot ni par quiconque. « Mais M. J. Duclaux regarde-t-il l'œuvre de Newton comme néfaste et rétrograde, parce qu'on n'a pas intégré le problème des trois corps ? »

MADAME PIERRE CURIE, **Préface aux œuvres de Pierre Curie**. — Ce pieux témoignage d'une collaboration de tous les instants, et d'une affection profonde à la mémoire de Pierre Curie, est en même temps le résumé le plus clair, le plus impartial, même le plus modeste des travaux du grand savant, et le portrait le plus attachant d'un homme dont la vie fut tout entière dévouée à la science absolument désintéressée et à la vérité. Rarement œuvre plus féconde a été due à des moyens plus restreints que ceux mis à la disposition de Curie. Rarement savant exerça sur lui-même une aussi scrupuleuse critique, et rarement œuvre scientifique revêtit pareille tenue d'exposition : « Un volume de 600 pages représente l'ensemble de l'œuvre accomplie pendant une vie de travail de plus de vingt-cinq ans. J'espère que ceux qui le liront reconnaîtront dans les mémoires qui le composent les traits caractéristiques de la mentalité de leur auteur et qu'ils n'auront pas de peine à comprendre comment une œuvre aussi considérable peut se trouver renfermée dans

cet unique volume. Le lecteur n'y trouvera en effet rien de superflu ; on y rencontre bien rarement des superpositions ou des répétitions ; on n'y trouve ni discussions confuses ou peu utiles, ni descriptions détaillées de toutes les expériences exécutées. Seules sont décrites et exposées dans chaque mémoire les expériences qui conduisent à des résultats clairs et bien établis, et l'auteur évite avec soin tout abus dans les conclusions. »

On ne lira pas sans émotion les lignes stoïciennes par lesquelles Madame Curie termine l'examen des travaux de son mari : « Une nouvelle époque de sa vie allait s'ouvrir ; elle devait être, avec des moyens d'action plus puissants, le prolongement naturel d'une carrière scientifique admirable. Le sort n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, et nous sommes contraints de nous incliner devant sa décision incompréhensible. »

PIERRE BOUTROUX, **Les origines du calcul des probabilités.** — Le calcul des probabilités, c'est-à-dire la soumission du hasard à une nécessité logique a d'abord paru une absurdité. L'auteur croit que la plupart des hommes du xvi^e siècle devaient encore partager cet avis. La première apparition d'un calcul de ce genre remonterait à la *Somma arithmetica* de Frère Lucas Pacivolo (1494). Il prend toute son ampleur avec Tartaglia (1536), Jérôme Cardan, Gemma Frésius (1553), Moya (1573), Ozanam (1628), Schott (1661), Caramuel (1670, et surtout avec Fermat et Pascal (1654) et Huyghens (1636) qui lui donnent toute sa rigueur logique. « Après une longue maturation, l'idée de probabilité s'épanouit brusquement dans tous les cerveaux à la fois. Autant elle avait été lente à naître, autant elle est prompte à se répandre et à se développer. C'est là un phénomène auquel l'histoire nous a trop accoutumés pour que nous nous en étonnions encore. Mais ce phénomène en devenant banal n'a pas cessé d'être instructif. Il nous apprend qu'en fait de progrès scientifique, l'essentiel est l'invention de notions nouvelles. Une fois ces notions acquises le déroulement logique des propositions, que des philosophes mal avisés voudraient confondre avec la science, n'est plus bien souvent qu'un jeu, pour les esprits déductifs. »

MAURICE CAULLERY, **Alfred Giard.** — Article nécrologique qui, comme celui de Brillouin sur Lord Kelvin (voir plus haut) retrace en un vigoureux raccourci, en même temps que tous les progrès dont la science est redevable aux années qu'un homme de génie lui a consacrées, l'histoire d'une époque scientifique : « Giard appartenait à la génération qui a reçu dans sa jeunesse le choc puissant déterminé par Darwin, et qui a produit nombre de zoologistes de premier ordre. La plupart se sont orientés vers un domaine particulier de la biologie et y ont creusé un sillon profond et durable. Giard n'a pas voulu ainsi limiter son champ et, si l'œuvre de ses émules est plus achevée dans la direction où ils se sont résolument engagés, la sienne est celle qui mérite le plus pleinement le nom de biologique. Giard a eu une connaissance de la nature vivante en

son ensemble et, par une pénétration de son détail, une intuition de ses phénomènes généraux supérieure à celle des autres hommes de son temps. A ce titre il mérite mieux que tout autre le nom de naturaliste et il appartient à la lignée des plus grands, à celle des Lamarck et des Darwin. »

ROBERT D'ADHÉMAR, **Evariste Galois**. — On peut dire de la notice que l'auteur consacre à Galois ce qui vient d'être dit des notices nécrologiques de Lord Kelvin et de Giard. Les conclusions philosophiques de cet article sont à noter. Elles touchent aux polémiques suscitées par l'interprétation de la science dans ces dernières années, et montrent que l'esprit de Galois s'est tenu dans une situation intermédiaire et éclectique entre l'intuitionisme et le logicisme, ce qui paraît à l'auteur devoir être le dernier mot sur la question.

A. R.

BULLETIN CRITIQUE

HISTOIRE RELIGIEUSE.

AD. ERMAN, **La Religion égyptienne**, trad. française par CH. VIDAL, ornée de 165 gravures, Paris, Fischbacher, 1907, 355 pp. in-8. — Si M. Ad. Erman eût voulu faire un livre de science, je me garderais bien d'en parler, n'étant point égyptologue ; mais il n'a eu dessein que de dérouler devant le grand public le tableau d'une religion dont le développement a traversé plus de trois mille ans : simple lecteur, je n'hésite point à dire tout l'intérêt que j'y ai pris.

C'est d'abord la croyance aux dieux à l'époque ancienne, alors que les temples n'étaient que des cabanes aux parois treillissées, dont le toit se parait par-devant de bâtons dressés ; ce sont les multiples façons dont les indigènes de la vallée du Nil comprenaient le monde et les multiples images sous lesquelles ils se le représentaient. Le ciel apparaissait à l'un comme une vache puissante dont les jambes se dressaient sur la terre ; d'autres y voyaient soit une femme, dont les extrémités des mains et des pieds s'arcboutent sur notre sol, soit — et c'était le plus grand nombre — une vaste étendue liquide sur laquelle le soleil voguait en sa barque. Folk-loriste et quelque peu mythologue, toutes ces représentations du soleil ont pour moi un particulier attrait : le soleil, enfanté sous forme de petit veau par la vache céleste ou sous forme d'enfant par la déesse du ciel et qui, devenu vieux, le soir, s'en va dans la région des morts ; le soleil, ceil d'un grand dieu, faucon dont le vol parcourt le ciel, scarabée qui roule devant lui sa boule lumineuse, comme ses congénères sur la terre leurs petites boules de fumier. Pour l'Égyptien, le soleil est le premier des dieux. Est-ce qu'il n'en fut pas ainsi chez les anciens Celtes, Germains, Slaves ? Chez tous les peuples peut-être. Le soleil, dont on avait coutume d'exposer l'image sainte, le représentant au moment où, sous le plumage varié de ses ailes, anéantissant ses ennemis, il vole au plus haut des airs, afin d'écarter tout mal de ces demeures sacrées. Mais ne serait-ce pas dans le même but qu'instinctivement nos paysans clouent aux portes de leurs étables l'oiseau de proie aux yeux perçants qu'ils ont réussi à capturer mort ou vif ? Les chapitres consacrés aux croyances relatives aux morts et à la magie donneraient également lieu à bien des rapprochements avec certaines traditions de nos campagnes, avec maintes pratiques des primitives peuplades germaniques ou celtes. Tout cela s'est transformé ; tout cela a passé. Il n'en reste plus, selon la prophétie, que des fables qui nous paraissent incroyables et des mots sur les pierres. — LÉON PINEAU.

E. A. STÜCKELBERG, **Geschichte der Reliquien in der Schweiz**, II. Verlag der Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde, Basel 1908, in-8 de VIII-193. pp. mit 3 Abbildungen im Text und 9 Tafeln. - C'est le travail de douze années que l'auteur termine en ce deuxième volume, douze années pendant lesquelles il a parcouru les cantons de la Suisse, fouillant jusqu'aux archives des plus humbles paroisses, en quête des moindres indications ayant trait au culte des reliques dans ce pays. Aidé et guidé par un nombreux état-major de collaborateurs, évêques et abbés ou simples clercs, la liste qu'il en a établie, de l'an 517 à 1907, ne comprend pas moins de 2,962 numéros. Nous ne pouvons qu'accorder notre admiration à la patience que suppose ce labeur de bénédictin. — LÉON PINEAU.

FRÉDÉRIC DUVAL, **Les Terreurs de l'an 1000**, Bloud, 1908, 92 pp. in-16. - - L'auteur détruit les témoignages invoqués pour faire croire que le monde chrétien, à la veille de l'an 1000, redouta la fin du monde. La démonstration est très probante ; mais était-elle nécessaire après les livres de Roy et Pfister ? — G. W.

L. CRISTIANI, **Luther et le luthéranisme**, Paris, Bloud, 1908, xxvi-387 pp. in-8. — M. l'abbé L. Cristiani, docteur en théologie et professeur de dogme, est aussi amateur de psychologie expérimentale ; il a lu William James et connaît les travaux de M. Georges Dumas sur sainte Thérèse. Il lui plaît d'examiner le « fait religieux », soit dans « des phénomènes limités », soit lorsqu'il se présente en « mouvement ». Il a donc voulu nous donner une contribution à l'étude de l'apostasie, qui est, dans l'ordre religieux, « ce que la contradiction est dans l'ordre logique ¹ », et, en même temps, faire œuvre d'apologiste, ajouter quelques arguments à l'*Histoire des Variations*. A vrai dire, il n'a rempli que la seconde partie de ce programme. Il nous apprend que Luther fut brutal, menteur, débauché, superstitieux, et mourut dans le désespoir ; que sa prétendue réforme consista seulement à propager, sous le nom de l'Évangile, l'indifférence morale ; que sa prédication n'eut d'autre effet que de déchaîner à travers l'Allemagne une populace de moines et de nonnes défroqués, et d'y ruiner toute culture d'esprit ; et il s'écrie avec Bossuet : « Tremblons devant les terribles jugements de Dieu, qui, pour punir notre orgueil, a permis que de si grossiers emportements eussent une telle efficace de séduction et d'erreur ² ». Ces conclusions ne sont pas neuves ; M. C. les a empruntées, avec une bonne part de ses citations, à Döllinger, Janssen et Denifle. Il serait hors de propos que le résumé de l'élève nous entraînât à discuter les thèses de ses maîtres. Ce livre, qui ne saurait passer pour un livre d'histoire, et où l'apologétique même n'est renouvelée qu'en apparence, ne mérite d'être signalé aux lecteurs de la Revue que pour l'ingénieuse modestie dont la polémique religieuse s'y couvre d'un prétexte de haute curiosité et de méthode scientifique. — A. RENAUDET.

1. Introduction, p. xv-xvii.

2. Introduction, p. xxiv.

P. O. v. TÖRNE, **Ptolémée Gallio, cardinal de Côme**, Paris, Picard, s. d. [1907], xxxviii-288 pp. in-8. — On trouve dans ce livre plusieurs sujets abordés par M. v. Törne : une histoire politique de l'Église au temps de la Ligue, forcément insuffisante, parce qu'elle repose sur une documentation purement unilatérale, intéressante cependant, en l'absence, qu'a prouvée tout récemment M. Nouaillac, dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, de travaux sérieux sur la diplomatie pontificale au xvi^e siècle ; une histoire d'une partie de l'administration romaine, la Secrétairerie d'État, qui s'organise peu à peu en dehors des fonctions du cardinal-neveu, et où on regrettera que l'auteur n'ait pas donné sur les fonds d'archives correspondants les précisions nécessaires ; enfin, une biographie de Ptolémée Gallio, né en 1526 ou en 1527, mort le 3 février 1607, qui parvint à devenir secrétaire intime de Pie V, cardinal-ministre de Grégoire XIII, et n'abandonna définitivement les affaires, où il représenta surtout les intérêts de l'Espagne, que sous Sixte-Quint, devenant alors un des bâtisseurs les plus considérables du temps. A cette biographie, importante au point de vue diplomatique, et qui intéresse si directement la France, M. v. Törne regrette de n'avoir pas joint de traits provenant des lettres privées du prélat : ses efforts ont été vains pour en retrouver. Mais cette biographie est curieuse cependant, et surtout en fonction du second sujet, caractérisé plus haut. Le travail de M. v. Törne, écrit dans un français dont on lui pardonnera les incorrections, et avec un esprit de grande impartialité, s'appuie sur une bibliographie sérieuse et des investigations d'archives nombreuses : les dépôts italiens, surtout ceux du Vatican et du Saint-Siège, lui ont fourni une documentation abondante, dont on aurait aimé trouver le catalogue descriptif dans l'*Introduction*, mais qui apparaît, très précisément repérée, dans les notes, et sous forme de textes publiés *in extenso*, à l'appendice. A l'appendice figurent également un catalogue curieux des preuves du népotisme romain, du xv^e siècle au xvii^e, et des notes généalogiques sur la famille de Gallio. — G. B.

J. CHARRIER, **Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados (1744-1793)**, Paris, Champion, 1909, 2 vol., xv-396, 370 pp. gr. in-8. — Peut-être y a-t-il un peu d'exagération à faire de Claude Fauchet, l'un « des premiers rôles du grand drame révolutionnaire », et à lui accorder une « célébrité incontestée ». M. J. Charrier, prêtre du diocèse de Nevers, a essayé en deux gros volumes, soigneusement édités, ornés d'intéressantes gravures, de nous faire partager cette bonne opinion qu'il a conçue de son personnage. Il a dû ne pas ménager sa peine pour réunir les nombreux documents qui forment la base de son étude¹, ses recherches ont évidemment été remarquablement consciencieuses ; mais il

1. « La tâche était ardue ; elle entraînait des recherches considérables : nous n'avons pas hésité à les entreprendre... tout ce qui pouvait servir à nous documenter... a été par nous consulté et mis à profit : ce qui nous a obligé en particulier à des stations longues et multipliées, soit à la Bibliothèque nationale, soit aux Archives nationales... » (t. I, p. iv).

semble bien qu'il n'ait pas toujours réussi à mettre en œuvre, comme on l'eût souhaité, les pièces lues ou découvertes. M. J. C. n'est pas encore complètement maître de son métier; les traces d'inexpérience ne sont pas rares dans son ouvrage ¹. — ANDRÉ FRIBOURG.

P. PISANI, **L'Église de Paris et la Révolution**, t. I (1789-1792, Paris, Picard (*Bibl. d'hist. religieuse*), 1908, 350 pp. in-12. -- M. le chanoine Pisani s'est délicatement acquitté de la première partie de sa tâche. Il était à craindre qu'il ne se laissât, malgré lui, entraîner par le légitime désir d'exalter la vie et la mort de tant de « glorieux confesseurs de la Foi », par la volonté d'inspirer à ses contemporains une « profonde admiration » pour les hautes vertus de leurs aînés; mais il a fort heureusement borné son œuvre d'apologiste à une brève déclaration de début, à une conclusion de quelques lignes, et il s'est contenté de faire œuvre d'historien dans tout le reste de son livre. Il étudie d'abord le diocèse de Paris en 1789, sa population, ses églises, ses couvents, son clergé, puis il passe aux élections des députés aux États généraux, consacre un chapitre à l'archevêque, M. de Juigné, trois autres chapitres à la législation religieuse de la Constituante, passe en revue l'Église constitutionnelle et l'Église insermentée à Paris, jusqu'à la loi de déportation du 26 août 1792, jusqu'aux arrestations et aux massacres de septembre. Le volume se termine par cinq appendices relatifs aux maisons de religieux, aux ecclésiastiques ayant voté en avril 1789 dans les assemblées réunies pour désigner les électeurs du premier ordre, et au serment. Une table des « ecclésiastiques et personnages politiques cités » termine l'ouvrage, et le rend très aisément utilisable. — ANDRÉ FRIBOURG.

UZUREAU, **La séparation de l'Église et de l'État dans un grand diocèse (1800-1802)**. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, juillet 1907. -- Brochure intéressante et documentée, faisant suite aux nombreux écrits où M. l'abbé Uzureau, avec un zèle infatigable, étudie l'histoire de l'Anjou pendant la Révolution. — G. W.

HENRI CABANE, **Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848**, Paris, Bloud, 1908, 252 pp. in-12. -- Ce livre publié avec l'imprimatur de l'évêque de Montpellier, comprend seulement la période qui va du 24 février au 10 décembre 1848. Composé d'après l'*Univers* et les historiens catholiques (en dehors desquels Debidour a seul été consulté), il a pour objet de décrire l'alliance qui exista pendant quelques mois entre l'Église et la République. Le récit est exact, mais superficiel; M. C. rapporte des faits bien connus, sans ajouter rien de nouveau, sauf

1. Relevé également un certain nombre de petites erreurs matérielles : par exemple, t. II, p. 233, note 2, « Danton, ministre de l'intérieur... ». Danton n'a jamais été ministre de l'intérieur, mais ministre de la justice, etc...

deux documents concernant l'Hérault. Il y a quelques lapsus, par exemple sur le comte de Carné, « ministre des Affaires Étrangères dans le cabinet Guizot » (p. 70). La bibliographie donnée à la fin ne compte pas. Souhaitons que l'auteur creuse davantage son sujet, s'il aborde la période de 1849 à 1851, où l'entente de 1848 se transforma en lutte. — G. W.

A. LEROSEY, **Loudun, Histoire civile et religieuse**, Paris, Champion, s. d. [1908], vii-448 pp. in-8. — Ce livre d'histoire locale paraît sérieusement fait, d'après les documents d'archives et les recherches des érudits du lieu. La seconde partie, sur l'histoire religieuse, est plus détaillée que la première ; elle énumère tous les curés de Loudun, avec des détails sur quelques-uns d'entre eux, tels qu'Urbain Grandier. — G. W.

G. BONET-MAURY, **La liberté de conscience en France depuis l'édit de Nantes jusqu'à la séparation (1598-1905)**, 2^e édition, Paris, Félix Alcan, 1905, 343 pp. in-8. — La première édition de cet ouvrage a rencontré un accueil favorable, que justifiaient l'impartialité du récit et l'esprit généreux qui l'anime ; la seconde édition, qui renferme divers changements de détail et quelques faits nouveaux, ne sera pas moins utile. L'exposé, un peu sommaire parfois à propos des grands événements politico-religieux, contient sur la vie du protestantisme des renseignements qu'on aurait peine à trouver ailleurs. C'est un autre service qu'a rendu l'auteur en prolongeant son récit jusqu'à la date de 1905 ; seulement il aurait dû mieux revoir les épreuves de cette dernière partie ¹. — G. W.

HENRI BOIS, **La valeur de l'expérience religieuse**, Paris, Nourry, 1908, 216 pp. in-12. — Voici un volume nouveau de la « Bibliothèque de critique religieuse ». L'auteur est professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban. Ayant étudié l'ouvrage célèbre de William James sur « L'expérience religieuse », et les commentaires des philosophes français tels que M. Boutroux, il a voulu examiner si ses croyances pouvaient s'accorder avec les découvertes de la psychologie. Invoquant le témoignage de sa conscience en même temps que celui de l'histoire, il arrive à conclure que le chrétien peut accepter les théories nouvelles tout en conservant sa foi. Ce mélange de science et d'apologétique fait l'originalité du livre. — G. W.

GUILLAUME HERZOG, **La Sainte-Vierge dans l'histoire**, Paris, Nourry, 1908, 162 pp. in-8. — L'idée transformiste a pénétré l'histoire religieuse ; parmi ceux qui l'étudient scientifiquement, il n'en est plus guère qui

1. Le Comité catholique pour la défense du droit date de 1900 et non de 1902 ; *Demain* a été fondé en 1905 et non en 1903, etc.

nient le principe de l'évolution des dogmes. Mais les savants catholiques affirment que cette évolution, ce progrès se fait toujours *in eodem sensu, in eadem sententia* : les critiques étrangers aux groupements confessionnels n'admettent pas cette restriction. M. Herzog appartient à la seconde école. Ses études, publiées d'abord par la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, montrent le dogme de la virginité de Marie se formant sous l'action de l'ascétisme chrétien, se développant ensuite comme un produit de la liturgie, comme la conséquence d'une fête qui n'avait d'abord aucune portée dogmatique, s'épanouissant enfin dans la croyance à l'Immaculée Conception. Ce travail très sérieux, fruit de recherches approfondies, ne saurait laisser indifférent aucun de ceux qui s'intéressent à l'histoire du christianisme. — G. W.

P. SAINTYVES, **Les Vierges Mères et les naissances miraculeuses**, Paris, Nourry, 1908, 280 pp. in-12. — L'auteur continue dans ce livre les études de mythologie comparée qu'il a si brillamment inaugurées avec *Les saints, successeurs des dieux*. Selon lui, un des sentiments les plus répandus chez les peuples jeunes fut l'horreur de la stérilité, le mépris de la femme sans enfants, le désir de laisser une postérité. Aussi recherchait-on, pour obtenir des enfants, le secours de la religion, c'est-à-dire de la sorcellerie et de la magie : les uns s'adressèrent aux pierres ou aux sources, aux plantes ou aux animaux, les autres invoquèrent les astres ou implorèrent les ancêtres. Plus tard on imagina des dieux venant féconder les femmes stériles ; ainsi se développèrent les légendes de naissances miraculeuses, de vierges mères ; la dernière et la plus belle de ces légendes est celle de la naissance virginale du Christ. Telle est la thèse que M. S. développe avec ses qualités habituelles, une vaste érudition, un talent de forme qui permet de le suivre sans fatigue à travers d'innombrables citations, enfin une sérénité scientifique précieuse pour qui aborde un sujet aussi délicat. — G. W.

GEORGES TYRRELL, **Suis-je catholique ?** Paris, Emile Nourry, 1908, 263 pp. in-12. — J. FRANÇAIS, **L'Église et la science**, Nourry, 1908, 177 pp. in-12. — PAUL LE BRETON, **La résurrection du Christ**, Nourry, 1908, 100 pp. in-12. — **Que penser de la Bible ?** par un groupe de prêtres catholiques, Nourry, 1908, 3 vol. de 209, 311 et 160 pp. in-12. — La « Bibliothèque de critique religieuse » publiée par la maison Nourry continue à s'augmenter rapidement, et la plupart des volumes qu'elle renferme offrent de l'intérêt. *Suis-je catholique ?* est la traduction de *Medievalism*, le livre anglais écrit par G. Tyrrell, en réponse à une lettre pastorale de l'archevêque de Malines. Le célèbre jésuite anglais, un des chefs du modernisme, défend avec un remarquable talent ses doctrines contre les condamnations romaines ; son livre, qui vient d'avoir un très grand retentissement dans les pays anglo-saxons, méritait d'être traduit dans notre langue. — Français, passant en revue les sciences physiques, les

sciences naturelles, les sciences médicales, les sciences morales, s'attache à montrer que toujours l'Eglise a combattu les progrès de la raison et persécuté les savants. Il reprend ainsi la thèse soutenue par A.-D. White dans son *Histoire de la lutte entre la science et la théologie* ; mais il la rajeunit et la complète par un grand nombre d'exemples nouveaux. — Paul Le Breton s'applique à vulgariser les résultats de la critique moderne concernant le Nouveau Testament : ce premier volume (il y en aura six) confronte et discute les divers textes des Évangiles sur la résurrection du Christ. — Les trois volumes sur la Bible exposent un système de juste milieu entre les interprétations orthodoxes et les négations rationalistes. Les auteurs considèrent la Bible comme une œuvre avant tout humaine, où apparaissent pourtant diverses traces de l'inspiration divine. Leur discussion est claire et souvent probante. — G. W.

Les fiches pontificales de Monsignor Montagnini, Paris, Nourry, 1908, 236 pp. in-12. — Les « papiers Montagnini » ont remué, amusé, scandalisé Paris et la France pendant trois mois. On trouvera ici reproduits « ceux qui offrent la marque de l'espionnage, de la délation de la médiosance ou de la calomnie, les *papiers fiches* » ; on y a joint les nombreux démentis provoqués par la publication de certains d'entre eux. Ces documents ne sont pas négligeables, et surtout prêtent matière à de nombreuses observations psychologiques. — G. W.

GEORGE FONSEGRIVE, **Regards en arrière**, Paris, Bloud, 1908, ix-344 pp. in-12. — La *Quinzaine*, revue catholique libérale fondée en 1894, a cessé de paraître en mars 1907. M. Fonsegrive, qui en fut le directeur depuis 1897, écrivait chaque année une « préface » destinée à préciser le but de cette publication, surtout à la défendre contre les attaques des conservateurs. Le présent volume est le recueil de ces préfaces, augmenté de l'« épilogue » où l'auteur explique pourquoi la revue a disparu. C'est un précieux document sur les idées et les espérances de ces catholiques progressistes qui reprirent, avec des tendances plus démocratiques, l'œuvre des Lacordaire, des Montalembert, et qui voulurent préparer une réconciliation entre l'Église et la société moderne. C'est aussi un formidable acte d'accusation contre les catholiques intransigeants qui, alliés aux royalistes et aux réactionnaires de toutes nuances, ne cessèrent de traiter ces hommes de gauche comme des hérétiques et des renégats. Les articles sont écrits avec un mélange de finesse et de vigueur ; on les lit avec intérêt, non sans quelque mélancolie en pensant que tant d'efforts généreux sont demeurés inutiles. — G. W.

GUIGNEBERT, **Modernisme et tradition catholique en France**, Paris, collection de la Grande Revue (1908), iii-188 pp. in-8. — Ce livre, qui est aussi un recueil d'articles, aborde quelques-unes des questions touchées par M. Fonsegrive, mais dans un tout autre esprit. M. Fonsegrive

est catholique, M. Guignebert est détaché de toute religion positive; le premier cherche une conciliation; le second, examinant tour à tour les idées modernes et les idées catholiques, pense que ces dernières sont frappées de mort et que l'accord cherché par les modernistes est chimérique. Pour le démontrer, il expose les difficultés soulevées par la critique de la Bible, par celle du Nouveau Testament, par l'histoire et la philosophie. Cet exposé très clair, fait avec une réelle compétence, est excellent pour mettre les non-initiés au courant des problèmes posés par MM. Loisy, Le Roy et tant d'autres penseurs consciencieux. — G. W.

EMMANUEL BARBIER (abbé), **Les démocrates chrétiens et le modernisme**. 2^e éd., Paris, Lethielleux, et Nancy, Drioton, 424 pp. in-12. — J'ai déjà parlé ici des nombreux ouvrages de l'abbé Barbier. Ce conservateur intransigeant, à l'âme d'inquisiteur, a le mérite de faire, comme il le dit lui-même, de l'histoire documentaire; ses réquisitoires contre les libéraux et les novateurs sont toujours accompagnés de preuves. Ce nouveau livre est destiné à montrer que les démocrates chrétiens, malgré leurs dénégations, sont tous entachés de modernisme, et que par conséquent les censures de Rome les atteignent. Il exécute ainsi l'abbé Naudet, l'abbé Dabry, M. Fonsegrive, les hommes du Sillon. Il déplore que M. Paul Bureau ait gardé ses fonctions de professeur à l'Institut catholique de Paris. Ces dénonciations inspirent peu de sympathie pour la personne de l'auteur; mais les citations et les références qu'il multiplie font de son livre un utile instrument de travail. On sait qu'il a obtenu de nouveau satisfaction, et que MM. Dabry et Naudet ont dû récemment abandonner leurs journaux. — G. W.

EMMANUEL BARBIER, **La décadence du « Sillon »**, Paris et Nancy, s. d. (1908), 282 pp. in-12. — Je vais répéter ce que j'ai déjà dit à propos d'autres ouvrages de M. l'abbé Barbier. C'est un livre mal composé, plein de haine contre les catholiques entachés de libéralisme; mais c'est un recueil de documents très utile pour ceux qui étudient l'histoire religieuse contemporaine. L'auteur, qui avait déjà publié plusieurs brochures contre le *Sillon*, revient à la charge, excité par les audaces nouvelles de cette association, encouragé par les défiances qu'elle inspire maintenant à une partie de l'épiscopat français. — G. W.

LÉON CHAINE, **Les catholiques français et leurs difficultés actuelles d'avant l'opinion**, t. II, Lyon, Storek, 725 pp. gr in-8. — Le livre célèbre de Léon Chaine, paru en 1902, n'a pas cessé d'être étudié, loué, critiqué dans de nombreux journaux ou revues. L'auteur a jugé à propos de réunir et réimprimer ces articles. Une publication de ce genre n'a souvent d'autre résultat que de satisfaire la vanité de l'auteur; mais il n'en est pas de même quand le livre ainsi discuté soulève une de ces grandes questions politiques ou religieuses auxquelles personne ne reste

indifférent. Nous aimerions avoir la collection des articles provoqués par le *Génie du Christianisme*, l'*Essai sur l'indifférence*, ou par la *Vie de Jésus* de Renan; les érudits font actuellement des recherches de ce genre. Le présent recueil montre comment le manifeste du catholicisme libéral, républicain, répudiant l'antisémitisme et le nationalisme, a été accueilli par la presse française ou étrangère. L'auteur y a joint de nombreuses notes, où il défend de nouveau ses idées; la plupart ont passé, plus ou moins modifiées, dans le volume dont la Revue a rendu compte, *Menus propos d'un catholique libéral*. — G. W.

MARTIN PHILIPPSON, **Neueste Geschichte des jüdischen Volkes**, t. I, Leipzig, Fock, 1907, viii-400 pp. in-8. — La « Gesellschaft zur Förderung der Wissenschaft des Judentums » entame la publication d'ouvrages destinés à former une véritable encyclopédie de l'histoire politique, religieuse et littéraire du judaïsme; le tout formera 44 ou 46 volumes, dont on espère achever la publication à la fin de 1910. Le professeur Martin Philippson, le savant bien connu, consacre le présent livre à l'histoire du judaïsme dans l'Europe occidentale et centrale depuis 1789 jusqu'à 1875, avec quelques mots sur l'Europe orientale jusqu'en 1830. Le sujet n'avait pas encore été traité, l'ouvrage classique de Grätz contenant peu de choses satisfaisantes sur le dix-neuvième siècle; il offrait d'ailleurs de grandes difficultés à cause de la dispersion des faits et des mouvements politiques à étudier. M. Ph. a réussi à réunir tous ces événements dans un tableau clair, intéressant et vraiment scientifique; nous assistons à la conquête lente, mais ininterrompue, de l'émancipation, facilitée par le mouvement révolutionnaire de 1848. L'auteur ajoute à ce récit quelques indications, qu'on voudrait plus détaillées, sur l'histoire intérieure du judaïsme, sur les luttes entre le rabbinisme conservateur et le parti novateur. Vers 1875 l'égalité est conquise, la situation sociale des groupes juifs est souvent brillante; alors va commencer le réveil de l'antisémitisme, qui sera décrit dans le prochain volume.

M. Ph. insiste principalement sur l'Allemagne et les pays de langue allemande, il connaît moins bien les autres nations. C'est ce qu'on aperçoit en parcourant la courte bibliographie qui termine le livre. Pour la France, par exemple, quelques ouvrages seulement sont indiqués (celui de Fauchille est de 1884 et non 1844); on ne trouve pas ceux de l'abbé Lémann (*L'entrée des Israélites dans la Société française*, 1886), les articles de Sagnac sur les Juifs de 1789 à 1815 (*Revue d'histoire moderne*, t. II et III), les travaux de Salvador, et le fameux pamphlet de Toussenel, *Les Juifs rois de l'époque*. Mais M. Philippson offre un guide commode à celui qui voudrait reprendre et pousser plus loin l'histoire du judaïsme dans un seul pays européen. — G. W.

LOUIS-GERMAIN LÉVY, **Une religion rationnelle et laïque**, 3^e éd. (dans la *Bibliothèque de critique religieuse*), Paris, Nourry, 1908, 113 pp.

in-12. — L'auteur, qui est rabbin, pense que l'humanité, repoussant avec raison les religions vieilles, ne saurait cependant se passer de *la* religion, se contenter de la morale et de la science. Il estime que le judaïsme, un judaïsme rajeuni, donne satisfaction aux besoins de l'esprit moderne, parce qu'il écarte les dogmes condamnés par la science et cherche à réaliser sur terre le bonheur collectif de la société. Ce qui donne à cet écrit un intérêt particulier, c'est que l'auteur ne s'est pas borné à la théorie. Depuis quelques mois il existe à Paris une communauté israélite réformée, supprimant une bonne partie des pratiques anciennes, et c'est M. Lévy qui en est le rabbin. Son livre est comme le manifeste de ce groupement nouveau, dont la tentative sera intéressante à suivre. — G. W.

RAOUL ALLIER, **Le Protestantisme au Japon**, Paris, F. Alcan, 1908, in-12. — Les trois premiers missionnaires protestants sont entrés au Japon en 1859; aujourd'hui non seulement les missionnaires sont nombreux, mais ils ont des fidèles, ils ont formé des pasteurs japonais, ils sont partagés en un grand nombre de dénominations. Comment se sont développées ces communautés protestantes, quelles sont leurs relations avec le monde japonais, quelle est leur vie interne? Un grand nombre de documents sont publiés dans les rapports des sociétés de mission, dans les journaux et les revues aussi bien que sous forme de volumes. M. Allier a lu tout cela, et a réuni, expliqué les extraits et les souvenirs de ses lectures: il semble un peu croire qu'il a découvert les protestants japonais; c'est peut-être qu'avant de s'occuper de cette question il n'avait jamais eu l'occasion d'ouvrir un journal publié en Extrême Orient. D'ailleurs son livre intéressant mérite d'être consulté, puisqu'il met sous nos yeux le raccourci de toute une période. Une impression se dégageait pour moi à mesure que je lisais: dans son demi-siècle d'existence le protestantisme japonais a été dans une dépendance étroite des événements politiques. Au premier engouement pour les idées étrangères, à la réaction nationale amenée par les difficultés de la revision des traités, à la détente qui accompagne cette revision effectuée, répondent pour les communautés protestantes autant de vagues de faveur ou d'insuccès. Aux heures de défaveur on oppose aux missionnaires l'origine divine du mikado inconciliable avec le christianisme; aujourd'hui on se souvient du rôle très loyal et très actif des Japonais protestants lors de la dernière guerre, où ils ont payé de leur personne en Mandchourie, où ils ont beaucoup fait pour soulager toutes les misères de cette crise; aussi le gouvernement a levé les entraves mises précédemment aux écoles protestantes, les dirigeants s'appuient même sur l'action religieuse pour combattre le désarroi moral grandissant. Le côté moral et social frappe vivement le Japonais, peu porté en général à la spéculation; mais par ce côté pratique même, le christianisme est susceptible tantôt de servir, tantôt de choquer l'impulsion politique dominante qui varie avec les moments. Ce qui à toute heure ressort également des controverses entre protestants et de la direction des communautés japonaises, c'est que

l'orgueil souvent justifié, parfois allant jusqu'à la naïveté, fait le fond du caractère national ; on n'accepte un moment en frémissant la religion étrangère que pour la repenser, la remodeler, pour créer un christianisme japonais qui sera supérieur au christianisme d'occident, qui sera le vrai royaume de Dieu : c'est donc une expérience religieuse des plus intéressantes que réalisent les protestants du Japon. Plus d'un problème est ainsi indiqué en passant par l'auteur et en fermant le volume nous gardons dans l'esprit un doute sur l'état moral et religieux du pays : de ce côté la transformation est bien moins avancée que dans le domaine scientifique et économique. — MAURICE COURANT.
